

Un été à Athènes

1986, Grèce, Athènes, plein été, mois d'août. Il est midi, température : 40 degrés à l'ombre.

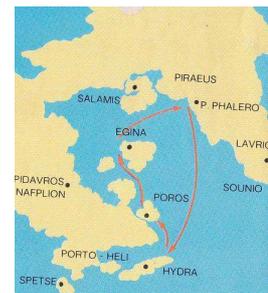
La ville est baignée d'une lumière éblouissante. L'air est vibrant et la chaleur troublante. L'odeur de l'eau de mer, mêlée aux effluves urbaines, titille nos narines. De petites flaques d'eau semblent ponctuer les rues, mais ne sont qu'illusion. Les Athéniens affairés croisent les touristes tranquilles, les uns comme les autres en sueur.

Le mois d'août est le mois des vacances par excellence. Ceux qui le peuvent fuient la canicule de la ville et se réfugient sur l'une des nombreuses plages grecques ou dans la famille à la campagne ou en altitude. Exceptionnellement, le trafic est fluide, même aux heures de pointe.

Vers deux heures de l'après-midi, il fait encore plus calme. Ceux qui sont restés dans la capitale ont quitté leur boutique ou bureau climatisé pour rejoindre leur quartier résidentiel. À mes yeux de touriste et de villageois, ce va-et-vient a l'air d'un véritable exode, même s'ils ne sont que 10 000... Dans trois heures, la ville reprendra vie.

Qu'est-ce qu'elle me plaît, cette ville trépidante dans la fournaise !

C'est au cours d'une de ces belles matinées d'été que nous, Alex, Tina, et Toni, levons l'ancre, destination : les îles Saroniques (Hydra - Poros – Égine). Parcourir trois îles sur une journée pourrait paraître stressant, mais leur proximité permet de les visiter rapidement au départ du continent.



Contrairement à notre rythme habituel en vacances, nous nous levons tôt pour aller en ville où nous prenons un bus qui nous conduit à Paleo Faliro, le port d'Athènes. C'est là que nous embarquons à bord du bateau. Comme un aimant, il attire les touristes provenant des quatre coins du port et les engloutit les uns après les autres tant par la proue que par la poupe. À chaque passager qui embarque, le brouhaha à bord du bateau s'accroît. La majorité parle grec ou anglais, mais l'on entend aussi d'autres langues européennes, mêlées à d'autres bribes d'arabe ou de langues nord-africaines. Nous ne parlons certes pas la même langue, mais nous avons un point commun : tous touristes au départ d'une excursion palpitante.

L'ambiance à bord est enjouée et détendue. Les passagers ont hâte d'accoster sur Hydra, notre première escale.



Hydra est une île sans voitures et sans établissements hôteliers que le tourisme de masse a su épargner. Durant les mois d'été, les touristes déferlent néanmoins sur ses terres pratiquement toutes les heures.

À peine arrivés, nous croisons un afflux de touristes qui remontent tel un torrent, revenant probablement d'un événement gratuit ou exceptionnel.

Nous observerons également ce phénomène, c'est-à-dire des rues se vidant soudainement, lors de notre arrivée sur les deux îles suivantes. Il s'agit manifestement d'un effet du temps limité dont disposent les touristes une fois sur place.



Nous avons tout juste le temps de parcourir le port et les petites ruelles de la vieille ville, une glace grecque d'une main et quelques achats de l'autre. Mais cette petite escapade nous suffit pour respirer l'air de la ville, emmagasiner quelques images de l'île, dans l'espoir d'y revenir un jour pour savourer pleinement ce coin retiré.

Nous naviguons ensuite vers Poros, la plus petite des trois îles, située à une encablure de la côte du Péloponnèse. Ce sera notre escale la plus courte. C'est d'ailleurs en un rien de temps que nous débarquons sur le quai et déferlons sur le port et la vieille ville. Ici aussi, les bateaux de pêcheurs, les vieilles bâtisses, les hommes dans les kafenios et toute une série de tavernes et de boutiques sont autant de scènes palpitantes que nous nous plaisons à observer. On se croirait dans un film pittoresque en blanc et bleu, illustrant une vie apparemment loin de tout souci sous un soleil hellénique étincelant. Sur ces îles, le temps semble bel et bien suivre un autre rythme.

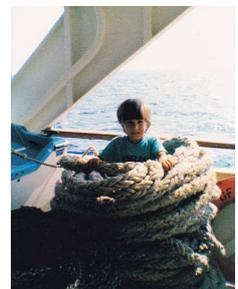
Pour clore notre périple, le bateau nous mène à Égine, la deuxième plus grande île du golfe Saronique. Elle se situe pratiquement à mi-route entre la péninsule attique et la presqu'île du Péloponnèse. Cette fois-ci, nous avons le choix entre l'éternel circuit visite et shopping, une baignade dans la mer ou une excursion au temple d'Aphaia, la déesse de la fécondité. Le destin en décidera toutefois autrement pour moi. En cause : un simple bout de corde. Un morceau de cordages tombé du bastingage et que j'essaye de ramasser pour éviter que quiconque ne trébuche dessus.

Je peux m'abaisser et attraper la corde, mais impossible de me redresser. Je me retrouve alors le dos entièrement bloqué et paralysé par une douleur lancinante, du nerf sciatique vers le bas de la jambe. Étonnement de mon épouse, regard interrogateur de mon fils et hochement de tête chez les passagers... Je parviens malgré tout à redéposer la cause de mon malheur sur le bastingage et à me jeter sur le siège le plus proche. Ce n'est certes pas la première fois que cela m'arrive, mais en général, la douleur fait suite à un long effort. Je n'ai jamais ressenti une douleur si soudaine et si intense. On peut d'ailleurs lire ma surprise sur mon visage.

Une fois notre bateau accosté à Égine et les passagers descendus, nous quittons également le bateau, non sans peine. J'envoie ma femme et mon fils à la plage. Puis, j'essaye de descendre dans la mer en empruntant une échelle métallique le long du mur du port, dans l'espoir que l'apesanteur me permette de me détendre, et ainsi de supprimer la crampe, en vain. Plié en deux, je remonte à bord du bateau touristique, m'installe sur un siège à moitié confortable et attend que tous les passagers, y compris ma femme et mon fils, soient remontés à bord et que le bateau regagne Athènes.

Sur la plage, notre fils a déjà mis les nerfs de mon épouse à rude épreuve en refusant de sortir de l'eau. De retour sur le bateau, profitant du fait que je suis cloué à mon siège, il fait le fou sur le pont supérieur. Ajouté à la douleur, son comportement finit de me mettre en rage. Sans oublier les regards incompréhensifs des autres passagers...

C'est donc avec un grand soulagement que nous arrivons au port d'Athènes en fin de journée et que nous regagnons le centre en bus.



Une fois sortis du bus, il nous faut trouver un taxi pour rentrer à notre logement. Ce n'est pas une mince affaire dans la cohue de fin de journée. Mais apparemment, nous faisons réellement pitié, moi dans le rôle du Bossu de Notre-Dame, et ma femme en Esméralda accompagnée de son fils... En effet, un policier qui surveille le trafic depuis le bord du trottoir remarque nos vaines tentatives d'arrêter un taxi. C'est alors qu'il bondit au milieu de la circulation, en faisant retentir son sifflet tonitruant, le bras en l'air. Comme par magie, il dirige ensuite un taxi libre juste devant nos pieds.

En montant à bord du taxi, nous le remercions d'un signe de la main. Il fait de même avant de retourner à ses occupations au beau milieu du trafic.

Au final, je resterai couché près d'une semaine, manquant le mariage d'un ami. Dopé aux injections et aux médicaments, je pourrai finalement me remettre en mouvement tant bien que mal.

Trente ans après, j'ai certes oublié les détails de cette excursion, mais je me souviens parfaitement de la serviabilité de ce policier grec, qui n'a pas hésité à se lancer au beau milieu du flux de voitures pour nous aider à héler un taxi.

Récit d'AnA (pseudonyme) - Allemagne

Traduction réalisée par Astrid Parsy et révision réalisée par Félicie Rabian, au nom de l'initiative PerMondo. L'agence de traduction Mondo Agit a contribué à cette traduction de l'allemand.